

Mais ce matin, la lettre que j'ai reçue a bouleversé mon horizon. Un faire-part de mariage, mais pas n'importe lequel. Celui d'Aurélien. L'homme avec qui j'ai fait les quatre cents coups à l'université, inséparables que nous étions, allant parfois jusqu'à former le plus improbable des couples l'espace de quelques heures. Un petit arrangement bien pratique qui nous permettait de satisfaire nos besoins sans avoir à nous enquiquiner à aller chercher ailleurs et à passer par tout le processus des premiers rendez-vous, questions, hésitations, débuts de relation, gêne passagère qui dure parfois, bref, ce que les Anglo-Saxons appellent « *friends with benefits* » – expression dont la traduction la plus commune, sous le vocable « plan cul », ne rend pas justice à la profonde amitié qui nous a toujours unis. Parce que partir en week-end avec lui n'impliquait que de s'amuser sans fausses promesses ou jeu de rôles, parce que traîner à la plage en sa compagnie était toujours un plaisir, parce que nous savions nous faire rire et surtout parce que nous nous supportions, ce qui

est loin d'être évident avec nos caractères de cochon... Pas d'amour, pas de jalousie, pas de possessivité : pas de problèmes.

On peut dire que nous nous étions bien trouvés. Nos carrières nous ont séparés, puisque, contrairement à moi, il a quitté Nice pour s'installer à l'autre bout du monde. Je travaille beaucoup, mais face à lui, j'ai l'air d'une glandeuse. Son quotidien est fait de journées de quinze heures, durant lesquelles il jongle avec autant de fuseaux horaires – j'exagère à peine –, du haut de sa tour avec vue sur la baie de Hong Kong. Dix ans déjà qu'il a déménagé. Nous nous sommes vus quelquefois, à l'occasion de ses retours dans le Midi ou même lorsque je suis allée lui rendre visite là-bas, à quelques reprises. Aurélien, c'est avant tout un ami, quelqu'un qui compte pour moi et dont le bien-être m'importe. Parce que voyez-vous, si je suis plus que circonspecte sur l'amour, je crois avec la plus grande énergie à l'amitié, la vraie. Peu importe qu'elle soit entre une fille et un garçon, qu'elle soit jalonnée de mémorables parties de jambes en l'air, ce qui compte au final, c'est que nous soyons là l'un pour l'autre. Ce ne sont pas des milliers de kilomètres qui peuvent séparer ça. Bien sûr, j'aurais préféré que sa carrière ne l'éloigne pas autant, mais il a choisi ce qui était le mieux pour lui et c'est très bien comme ça. Je ne suis cependant pas sûre que, cette fois, il ait fait le meilleur choix possible avec l'objet de sa missive. Jennifer Li, une Chinoise sans aucun doute.

Outre le caractère évident des jeux de mots qui ne manqueront pas de débouler sur le patronyme de l'im-

pétrante, j'avoue que la nouvelle m'a fait un choc. Celui qui, comme moi, n'a jamais vraiment cru à l'amour, s'apprêtait donc à succomber aux griffes de son pire ambassadeur : le mariage.

Aurélien a pris la peine d'accompagner le faire-part d'une carte bristol à son en-tête. Il a toujours aimé ça, la papeterie, et c'est sur un papier coquille d'œuf qu'il a écrit, de sa plus belle plume, ces mots :

*Il paraît qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, ce qui fait donc de moi un être suprêmement intelligent. Connaissant ton aversion pour cette institution, je ne te ferai pas l'affront de te demander d'être mon témoin, surtout qu'il en va des témoins comme des parrains : les choisir, c'est la mort annoncée de belles amitiés... Et ça, je ne le supporterais pas.*

*En revanche, me marier sans ma meilleure amie, ma complice de toujours, je crois que je n'y survivrai pas.*

*Libère-toi, je t'en supplie, je t'en conjure, je t'implore à genoux !*

*Aurélien*

Malgré la teneur de ce message, je ne pus réprimer un sourire à la lecture de sa dernière phrase. Un ton reconnaissable entre mille, une voix que j'entendais rien qu'en lisant ces mots, propice à l'exagération et à la flatterie. C'était bien le moins qu'il pouvait faire, après avoir glissé sur son revirement à cent quatre-

vingts degrés ! Il a même fait preuve de la grande délicatesse dont il a toujours été coutumier en m'évitant le supplice d'être son témoin.

N'empêche. Je vous mentirais si je vous disais que ça ne me flanque pas un coup de savoir qu'Aurélien va convoler avec *Jennifer*. Non pas que nous nous soyons jamais promis quoi que ce soit. Nous ne nous sommes jamais fait le serment de ne pas nous marier, encore moins d'être fidèles, puisque la notion même de fidélité n'a jamais eu sa place dans nos relations. C'est juste que... bordel ! Ça me fait quelque chose.

C'est Mimi qui m'a remis cette lettre, sans l'avoir ouverte, lorsque j'ai poussé la porte de mon cabinet. Ma secrétaire, qui aurait dû être à la retraite depuis plus de cinq ans, sans jamais parvenir à se décider, a toujours eu cette délicatesse de ne pas ouvrir le courrier personnel. Et puisqu'elle sait tout des affaires du cabinet, elle n'ignore pas que la seule personne susceptible d'écrire depuis ce coin du monde ne pouvait être qu'Aurélien, qu'elle a vaguement croisé lors de quelques-uns de ses passages à Nice. Mimi est une finaude comme le Vieux Nice n'en fait plus. Si je vous précise qu'en prime, sa teinte d'olive noire toute l'année ne parvient pas à éclipser ses yeux noirs pétillants, vous ne serez pas étonnés de la suite. Quelques minutes après que je m'étais enfermée dans mon bureau, elle s'y invita, sur la pointe des pieds :

— Liv', tout va bien ?

— Pourquoi ça n'irait pas, Mimi ?

Elle ferma la porte et se tint contre celle-ci, bras croisés et regard perçant :

— Parce que tu ne reçois pas tous les jours de faire-part de mariage de l'autre bout du monde, là où ton vieil ami réside.

— Ah, parce que maintenant tu ouvres le courrier personnel de ta patronne ? C'est du propre, Mimi ! ajoutai-je en riant.

— Pas besoin d'ouvrir une telle enveloppe pour reconnaître, à son seul format particulier, ce qu'elle contient. On fait peut-être des divorces, mais je sais encore reconnaître un faire-part de mariage.

— Sacrée Mimi ! Mais bon, comme tu le dis, c'est mon vieil ami qui se marie. Pas de quoi en faire un fromage.

La vieille secrétaire fronça les sourcils :

— Je ne l'ai pas vu souvent, ton vieil ami d'université, mais j'ai deux yeux et je me souviens de toi durant ses visites.

— Qu'es-tu en train d'essayer de me dire, Mimi ?

— Rien que ton visage ne me dise déjà. Je vois bien que ça te met la rate au court-bouillon, que ça t'esca-gasse. Je te connais, Liv'.

— Mimi, c'est très gentil à toi de te préoccu-per de ma rate, mais tout va très bien. Mon meilleur ami se marie, je suis très contente pour lui, même si je ne connais pas l'élue de son cœur. Et tu devrais me connaître assez pour savoir ce que je pense du mariage, non ?

— Ah mais le mariage des inconnus, on s'en

tamponne ! Là, c'est toi que je vois et c'est tout ce qui m'intéresse.

— Sois donc rassurée, je vais bien.

— Et c'est pour quand, le mariage ?

— Dans un mois.

— Tu y vas ?

— Je ne sais pas encore. Il va falloir regarder l'agenda...

Cette fois-ci, Mimi haussa le sourcil droit, signe qu'elle allait lâcher une de ses reparties bien senties :

— Et après tu me dis que tout va bien ? Comment, après toutes ces années, tu peux encore penser te payer ainsi la tête de la vieille ? Si tout allait bien, tu n'aurais même pas hésité une seconde. Tu sais bien que Margot est capable de gérer les audiences en ton absence.

Je l'aime Mimi, mais des fois, comme aujourd'hui, elle m'énerve. Non, en fait, elle me gonfle. C'est l'expression qui reflète le mieux mon état d'esprit. Elle a dû le sentir, puisqu'elle a aussitôt changé de sujet :

— En attendant que tu me donnes les dates, je te rappelle que tu as trois tentatives de conciliation ce matin. Les dossiers sont à la réception. Et un nouveau client à onze heures trente. Margot est à Aix toute la journée.

Sans attendre de réponse, elle est repartie comme elle était venue, me laissant face au bristol d'Aurélien.

## 2

Ce faire-part de mariage, je peux vous assurer que je l'ai regardé un petit moment, seule dans mon bureau. Il faut dire qu'il a eu le mérite de déclencher en moi toute une série de flash-back. Comme je suis tout de même une fille ordonnée, ils sont venus à moi de façon chronologique. Avouez que c'est pratique.

Je me suis d'abord souvenue de notre première rencontre, à l'extérieur d'un amphi dont nous attendions l'ouverture. Nous étions en deuxième année, vers la fin d'octobre, et c'était une de ces matinées à la luminosité intense, qui vous fait penser que c'est encore l'été. J'étais tranquillement accoudée au rebord de la fenêtre, en train de fumer, lorsqu'il s'est adressé à moi. Je vous mentirais si je vous disais que je n'avais pas remarqué ce nouvel arrivant, transfuge d'une université parisienne depuis la rentrée. Il faut dire que le bonhomme était difficile à louper avec sa carrure solide mais sans excès, ses yeux noisette qui allaient parfaitement avec ses cheveux bruns et son sourire qui tue. Donc, je l'avais repéré, mais peut-être plus par sa

présence que par son physique. Aurélien n'a jamais été le genre de garçon dont on se demande ce qu'il fait là. Il semblait à l'aise en toutes circonstances, partout à sa place. Bon, je dois dire qu'il avait déjà eu l'occasion de m'énerver aussi. Le hasard nous avait placés dans le même groupe de travaux dirigés et j'avais déjà eu un aperçu de ses qualités intellectuelles, puisqu'il avait le don de poser des questions ahurissantes à cette pauvre chargée de TD, qui n'en demandait pas tant. Ce mec était un premier de classe. Et moi, par principe, les premiers de classe, ça m'a toujours énervée.

Bref, Aurélien m'a abordée en me demandant – vous allez voir, c'est super original – mes notes de cours, car il avait été absent deux jours. Pauvre petit chou. Forcément, je n'ai pu m'empêcher de lui répondre, laconiquement :

— Ah non, ça ne va pas être possible.

J'aime ça, être contrariante. Vous auriez vu sa tête, ça valait de l'or ! J'ai immédiatement enchaîné :

— Parce que tu comprends, j'en ai marre de sortir en retard des TD où tu attends la dernière minute pour poser des questions à la con à l'assistante, que je sens d'ailleurs proche de la dépression nerveuse. Par ta faute.

Tout est parti de là et d'un énorme éclat de rire. Niveau sens de l'humour, on peut dire que nous nous étions reconnus tout de suite. Aussi caustiques l'un que l'autre, aussi pince-sans-rire, nous avons instantanément formé un duo de choc. Et ça, c'est précieux. Il n'avait même pas fallu une semaine pour que l'on

devienne inséparables. Comme si nous nous étions toujours connus. Même si je dois admettre qu'Aurélien avait tout pour me plaire, j'ai vite compris que je tenais plus à son amitié qu'à quoi que ce soit d'autre. Je ne sais pas trop comment expliquer cette « segmentation », mais elle m'avait paru évidente, dès le départ. Pour lui aussi. Peut-être aussi était-ce dû au fait que nous étions chacun avec quelqu'un. Rien de bien sérieux, d'un côté ni de l'autre. Avec le recul, je m'aperçois que notre complicité était sans doute le signe que nous n'étions pas prêts, ni l'un ni l'autre, à nous investir dans des « relations sérieuses ». Du reste, ça devait se voir puisque tôt ou tard, nos « relations » nous reprochaient cette proximité. C'était en général le signal de passer à autre chose.

Ce qui était d'autant plus facile puisqu'on ne s'ennuyait jamais tous les deux, entre nos interminables journées à la plage, nos apéros en terrasse, les dimanches après-midi passés à glander derrière la télé ou à partir en vadrouille comme si demain n'existait pas. Nous bossions aussi nos cours ensemble, même si sa rapidité hallucinante d'exécution avait le don de m'énerver, je dois bien l'admettre. Elle avait cependant le mérite de me botter les fesses ; l'émulation, ça m'a toujours boostée !

Je pense cependant que parmi nos meilleurs souvenirs, c'est bien les journées à la plage qui tiennent le haut du podium. Nous y allions tôt le matin, avant que la foule n'arrive, et y restions jusqu'à ce que les plagistes nous foutent dehors, tant ces deux moments

sont les plus agréables de la journée. Entre les deux, c'était baignade, verres de rosé, discussions sans fin ou longs silences reposants, bouquins, bref, zéro prise de tête. Je dois tout de même avouer que ça, c'était surtout pendant nos études. Une fois que nous avons commencé à bosser, nous n'avons plus eu les mêmes disponibilités, forcément. Et puis, Aurélien a vite quitté la Côte, ce qui ne l'empêchait pas de redescendre en week-end dès qu'il le pouvait. Enfin, jusqu'à ce que sa carrière l'emmène en Asie, bien sûr.

Je sais, là vous vous demandez comment les choses se sont passées pour ces fameux « *benefits* », entre Aurélien et moi. Eh bien, ma foi, tout naturellement. Nous étions en maîtrise et, à force de plans un peu foireux sur les bords, avons décidé de partir en week-end tous les deux, à Rome. Aurélien me racontait ses mésaventures avec sa dernière folle furieuse, qui se voyait déjà la bague au doigt au bout de trois semaines. De l'eau à mon moulin, et au sien puisqu'à l'époque, nous partagions la même sainte horreur pour cette institution. Nous en vîmes tout naturellement à nous dire qu'après tout, c'était de gens comme nous que nous avions besoin : pas de plans sur la comète, pas d'attaches, juste du bon temps. Ce devait être aux alentours de la deuxième bouteille de chianti, au restaurant de l'hôtel où nous étions descendus. Pratique lorsqu'il s'agit d'agir sans se poser de questions, pas vrai ? Et comme nous partagions déjà la même chambre en faisant lit à part, les choses furent encore plus faciles, sauf que cette nuit-là, nous la passâmes sur le sien.

Enfin, la plupart du temps... ! Tout ce que je me bornerai à vous dire à ce sujet fut que là aussi, l'entente était parfaite. Carrément, même.

Je vous mentirais si je vous racontais qu'après ça, nous revînmes à une situation normale, comme si de rien n'était. On a beau bien connaître quelqu'un, partager plein de moments avec lui, ses confidences, une grande complicité, il faut admettre que coucher ensemble modifie la perspective de la relation, de l'amitié. Je me souviens très bien d'Aurélien, sur la terrasse de notre chambre d'hôtel, vêtu d'une unique serviette entourée autour de sa taille. Oui, juste une serviette et tout le reste comme vous l'imaginez. Sortant de la douche, les épaules carrées encore humides, le teint hâlé, tout ça, tout ça.

Je l'avais senti mal à l'aise, gêné. De vous à moi, à ce moment-là, je me suis demandé si nous ne venions pas de faire une connerie. Si cela ne risquait pas de tout gâcher entre nous. Bref, j'angoissais un chouïa, je dois l'admettre.

Forcément, j'ai fait un trait d'humour en lui mentionnant qu'il était inutile qu'il me demande en mariage dans les trois semaines à venir, et j'ai ajouté qu'il avait intérêt à ne pas changer. Ce fut une des rares fois où je l'ai vu fumer. Il m'a pris ma cigarette des mains, en a inspiré une longue bouffée et m'a répondu que de toute façon, je n'étais pas du tout son genre de fille, bien « trop ingérable », mais que vu qu'il était un garçon serviable, il se portait volontaire pour me dépanner en cas de besoin. Autant dire que nous n'avons pas gardé

longtemps notre sérieux et que la bonne humeur eut vite raison de cette gêne passagère. Nous avons continué à nous voir, à fréquenter d'autres personnes à l'occasion, ce qui ne nous a jamais empêchés de nous retrouver. Même après son déménagement à l'autre bout du monde, mais de façon plus épisodique, bien entendu. Un *modus vivendi* qui nous convenait à tous les deux et nous permettait de ne profiter que du meilleur de nous-mêmes, en évitant tous les écueils d'une relation amoureuse classique, dont je voyais tous les jours des naufrages dans ma pratique des divorces.

Ces derniers temps, nous nous étions moins vus. Il bossait sur de gigantesques dossiers qui monopolisaient l'essentiel de son temps. Hong Kong n'était tout de même pas la porte à côté et lorsqu'il passait en Europe, c'était souvent en coup de vent, pour deux ou trois jours, à Bruxelles la plupart du temps. Vous dire que nous échangeions tous les jours par messagerie interposée serait un gros mensonge ; nous étions capables de ne pas nous parler pendant des jours, parfois des semaines, et de reprendre nos conversations où nous les avions laissées, sans le moindre souci. Ces derniers temps, cela faisait un bon moment que nous n'avions plus échangé et l'envoi de ce faire-part fut une surprise totale. Pour le moment, je dois dire que j'étais partagée, ce qui n'avait pas échappé à Mimi. Parce que oui, même si nous ne nous étions jamais rien promis, surtout pas de mariage, cela me faisait vraiment bizarre de savoir qu'il allait se marier. Une partie de moi aurait aimé ne jamais recevoir ce bristol, alors qu'une autre

(petite pour le moment, j'avoue) se réjouissait qu'Aurélien ait trouvé quelqu'un qui lui convienne assez pour qu'il décide de sauter le pas.

Rétrospectivement, je me souvins que les dernières fois que je l'avais vu, il n'embarquait plus comme avant dans mes tirades anti-mariage. En même temps, il n'y était pas confronté tous les jours, contrairement à moi. Mais cette impression me sembla soudain s'expliquer, alors que jusqu'ici, je n'y avais pas fait plus attention que ça. D'où mon incertitude quant à savoir ce que j'allais faire.

Pour l'heure, j'avais autre chose à penser : m'occuper de mes audiences et recevoir mon nouveau client.